

Quelque chose en lui de la Russie

22 mai 2013 à 11:02

par Sylvain Tesson & Bénédicte Martin. Illustrations Raphaël Grossot.

Le géographe-écrivain-voyageur Sylvain Tesson raconte, pour «Next», son dernier périple en date dans sa terre d'élection, en compagnie de la jeune romancière Bénédicte Martin.



Raphaël Grossot

Après avoir voyagé pendant vingt ans parmi les Moujiks de Russie et de Sibérie, Sylvain Tesson (1) a voulu revoir sa terre d'élection via un regard féminin, poétique et qui ignorait tout du monde slave. En compagnie de la romancière Bénédicte Martin (2), il vient de gagner le lac Baïkal en Transsibérien au départ de Moscou.

Ensemble, ils livrent un récit de voyage à deux voix, un bloc-notes croisé, et saisissent quelques instantanés d'un pays-continent, cousin incompris de l'Europe qui envoûte ou révulse les Occidentaux.

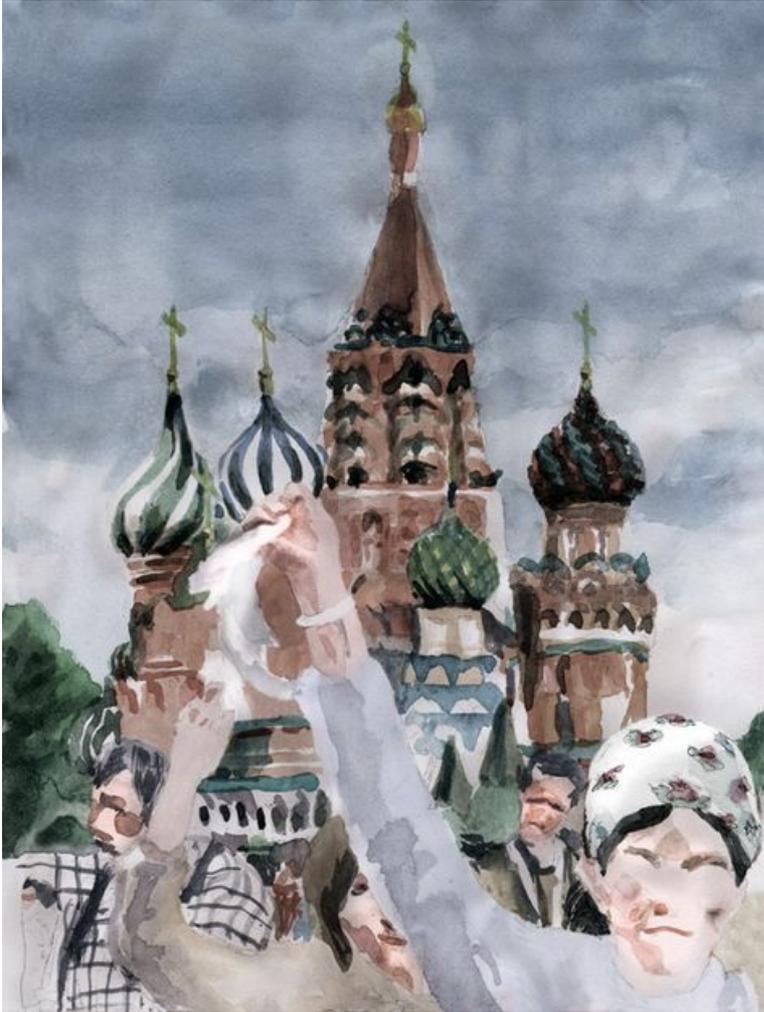
I La contestation russe

Le train rentrait dans la nuit russe : un vrai ver dans un cadavre. Nous allions vers Irkoutsk, en trois jours, végétant dans la torpeur. Le matin, nous risquions un œil par la fenêtre pour vérifier l'ordre des choses (un sapin, un bouleau, un sapin, un bouleau). Pas de changement dans le paysage : c'était la reproduction des espaces. Pendant ce temps, la presse française s'adonnait au Kremlin *bashing*. Les journalistes de 2013 se mettent à stipendier Poutine avec une énergie que ceux de 1973 n'eurent pas pour critiquer Brejnev.

En ce printemps, il était question de l'accueil glacial réservé par Poutine à Hollande, du mauvais traitement fait aux punkettes des Émeutes de la chatte (Pussy riots en anglais), des perquisitions dans les ONG étrangères, des manœuvres de la flotte en mer Noire, du suicide assisté de Berezovsky. Bref, la grande peur du Slave. L'ombre du Kremlin semblait étendre ses crénelures vers nos social-démocraties. On aurait cru les éditos écrits par Custine, ce diplomate qui fit de son voyage en Russie en 1839 un récit épouvanté, comparant les Russes à des barbares asiatiques. Pour ne rien arranger, nous lisions *Partir en Guerre* d'Alexandre Larrue (Allia), excellent portrait des activistes de Voïna, ces rebelles déjantés qui tracèrent l'an passé à la peinture fluo un phallus géant sur le pont articulé face à la préfecture de police de Saint-Petersbourg.

En outre, nous venions de rencontrer le jeune dissident Ilya Yashin du mouvement Stratégie-31 qui ressemble à Musset pour la carrure et à David pour sa haine tranquille du Goliath poutinien. Imbibé de Baltika n°3, je me disais qu'on devrait tout de même nuancer le tableau. Une classe moyenne émerge dans ce pays depuis quinze ans, les perspectives économiques s'y révèlent moins sombres que sous le ciel de notre Finistère européen, la fierté patriotique n'y est pas une tare et bien des Russes s'accrochent à merveille, à Irkoutsk, à Kirov, à Moscou, de leur sort nouveau, et des horizons qui pointent.

Bénédicte Martin. À chacune de mes demandes, on me répond toujours et d'abord NIET car pour le peuple russe, piétiné par son histoire impériale et bolchevique, s'opposer est une nature. Celui-là est toujours partant pour une révolution, celui-ci pour une contestation, ou cet autre pour une action obsidionale. Ici toute guerre reste froide. Au fond du chauffeur de taxi, sous le képi de la chef de wagon du Transsibérien, dans l'âme dure de la douanière, se cache un fier Moujik, dressé sur son cheval, les yeux plissés, décidé à lever une armée.



Et même si depuis la chute du communisme, les anges de l'orthodoxie te dorment tout le pays, le peuple russe reste écorché de frontière, privé de paye et craquelé de pauvreté. Avec leurs profils pointus, ses gosses slaves de l'ennui plantent, tranchent, égorgent, saignent chaque idée. Marchant dans des grolles en poil de renne pour faire la guerre aux flocons de Sibérie, je me dis que c'est probablement pour prendre d'assaut la citadelle que les Russes chaussent des bottes en toute occasion. En cuir et à talons pour les femmes de Leningrad ou martialement portés au-dessus du pantalon pour les hommes moscovites, les bottes les enfoncent comme des couteaux sur leur grand pays qui va de l'Europe à l'Asie et leur confèrent des airs de miliciens en colère. Pour sûr que toutes ces bottes contestataires sont pleines de pieds qui eux-mêmes sont pleins de pas. Et de cette démarche-là, le peuple russe va.

II De « dievouchka » à « babouchka »

Les grises babouchkas sous les porches d'églises. Elles ont perdu leurs frères dans la guerre patriotique, leurs fils au goulag, leurs illusions sous les piédestaux. Elles ont sué au kolkhoze, pleuré dans les usines et offert leur jeunesse au socialisme. Puis le rêve s'est écroulé et le train du capitalisme est parti. Elles sont restées sur le quai de l'Histoire, dindons de la farce, dindons de la force russe. Aujourd'hui elles mentent de quoi reprendre leur fichu, cependant que, sur le trottoir, passent à souples enjambées Tatiana, Olga et Vera, les filles blondes de la nouvelle Russie, sculptées par l'anorexie, crémées par l'Oréal, sachant planter parfaitement le talon aiguille sur les plaques de verglas et un regard de glace dans l'œil des garçons mous.

Mais la Russie est le pays où le fossé est le plus grand entre la vénusté des jeunes personnes et la laideur des vieillards. Un jour, rattrapées par un capital grassex désastreux et l'abus de pomme de terre, les créatures grossiront. Leur vie aura consisté à parcourir le chemin qui sépare la sylphide de la barrique. Pour l'instant, à 20 ans, certaines peuvent intéresser un riche mari italien, français ou espagnol. La blondeur slave s'épanche en une monstrueuse hémorragie ouverte dans la population russe par le fantasme des Latins.

B. M. La Russie est une grande femme qui s'étale et se diffracte. De dievouchkas (demoiselles) à babouchkas (grand-mères), il n'y a qu'un foulard effrangé et fleuri de mille roses remontant sur leurs corps blancs. Vernis à ongles, parfums sucrés, manchons moelleux, yeux ombrés, collants chair dans la neige, bas à plumetis dans la mélasse. La dievouchka porte son foulard à fleurs vives noué en minijupe. Ainsi elle attend, toujours assise. Assise dans le métro qui l'emmène à la Faculté. Assise à attendre un homme. Assise à juste être une demoiselle.

Et puis les années passant, le foulard remonte, il contamine la femme, couvrant son décolleté quand elle a 40 ans, jusqu'à fermer son être en cachant ses cheveux lorsqu'elle atteint 60. Épaissie à la manière des poupées russes, la babouchka ajoute chaque année une pelure de tristesse sur un corps déjà gris. Chignon lourd, broche en toc, collier de résine, sandales plates, sac en plastique, chapelet d'ambre dans la main. Ainsi la babouchka attend, toujours assise. Assise à attendre la fin de la journée. Assise à attendre que la neige tombe, que le thé infuse, que les gens passent, qu'un chaton dans ses jupons miaule. La babouchka, c'est la fatigue de la femme. Néanmoins, quand la nuit tombe sur son pays, qu'elle sort de l'office du monastère où elle a bien invoqué les Saints, elle rabat sur son foulard la fourrure de sa capuche ou de sa chapka et son visage devient rondement iconique.

III L'ordinaire de l'hostilité

La nuit, sur l'aéroport de Yakoutsk, par -50° , des camions injectent de la chaleur dans les turbines des avions, pour que l'huile ne gèle pas. Le long des méandres de l'Ob, dans la région de Tomsk, l'ERDF assiste la compagnie électrique locale à l'entretien des milliers de kilomètres de lignes fusant par les taïgas vers les stations pétrolières subarctiques.

Dans l'Extrême-orient, quand la température choit sous -45° , les mêmes sont dispensés d'école : on les voit alors courir jouer dehors. Au Baïkal, sur la glace épaisse, les agents du Ministère des situations extrêmes secourent les camions tombés dans des failles au large de l'île d'Oikhon. Au long des 9 600 kilomètres de lignes ferroviaires du Transsibérien, les trains arrivent toujours à l'heure même au cœur d'hivers dantesques.



En Yakoutie, des convois de camions roulent sur la Léna gelée pour approvisionner les plates-formes off-shore de la mer de Laptev. Dans les stations météo qui mouchettent l'Union soviétique, les préposés se lèvent toutes les trois heures, malgré le froid, pour relever leurs compteurs. En France, il y aurait des jambes cassées, des récriminations contre les pouvoirs publics. On pourrait continuer cet inventaire de l'extrême jusqu'aux fêtes de la grande Pâque russe. Moi, venu d'Île-de-France où cinq centimètres de neige paralysent la circulation, je m'ébahis que les Russes s'accommodent si bien de l'hostilité. Et si la prétendue âme slave résidait là : dans l'indifférence à la météo. L'élégance, c'est le mépris des contingences.

B. M. Dans les carlingues de mon avion qui décolle en pleine tempête de neige, coulent les sueurs de l'Est, se remuent les cerveaux soviétiques entre chaque boulon, s'ingénient entre eux les voyants lumineux de scientifiques par la suite envoyés au goulag, s'activent les idées de ceux qui ont conquis l'espace. Blanc de rien, blanc de peur. Les Russes ont bien dû faire avec leur foutu pays. Te mettant des millions de poêles à bois partout, des milliers d'hommes dévolus à pousser congères en tas avec des pelles entre chaque rail de leur

immense réseau ferré, des dizaines de déblayeuses sur les aéroports, et te vidant des foulditudes de bouteilles d'alcool pour se donner du courage car il faut toujours ressortir dehors.

Ici, sous moi, dans le ciel sibérien, il me semble que la Russie en hiver est un grand verre d'alcool pilé dans sa glace. Ici vibre ce peuple, avec ses souvenirs de famines et son nouvel argent. Et chaque jour, il tape avec ses mains, que ce soit dans des bureaux, sur des machines à écrire ou sur des rouages mécaniques à l'usine ; pour le réveiller. Réveiller cet infini pays qui leur appartient. Dans les carlingues de mon avion et dans mon siège 21B, je me dis que l'ordinaire de l'hostilité a tendance à donner des idées et à tout mettre en œuvre pour les appliquer. Passé les steppes géantes, les plaines boisées, l'Oural givré, on entame la descente sans problème aucun.

IV Le bolchoï au vitriol

La musique n'adoucit aucun mœurs. La danse pas plus. Prenez le Bolchoï. Le 17 janvier, Sergueï Filine, le directeur artistique du théâtre, a été aspergé de vitriol. On a trouvé le coupable : Iouri Zaroutski, qui agissait pour le compte du soliste du ballet, Pavel Dmitritchenco. Même au poste de police, le spectacle continuait: les suspects avaient des barbichettes faustiennes et des regards shakespeariens. La somptueuse Anastasia Volochkova, ancienne étoile à quatre branches, a résumé la situation: «*Le Bolchoï c'est le bordel.*» Qu'a-t-elle voulu dire? Que les ballerines étaient victimes de pressions sexuelles? Que la gestion était calamiteuse?

Un soir, nous allons voir *La Belle au bois dormant*. Le ballet résume bien les Hommes. Sous les sourires et les frous-frous : la jalousie, la violence, le sang. La grâce fait bon ménage avec la haine. Les gens beaux et maigres étant plus convoités que les autres doivent se montrer plus cruels, plus intelligents pour survivre. Les gros, on leur fout la paix. Je serais la Belle au bois dormant, je ne me réveillerais jamais. Le spectacle est kitsch à souhait, comme l'affectionnent les Russes. Devant ce manque de distance un journaliste parisien n'aurait pas manqué de faire une critique. Au vitriol. Le rideau tombe. Ils doivent recommencer à se déchirer, derrière. Les gens sortent du théâtre à pas lourds, remettent leur manteau maladroitement: comme s'ils n'avaient rien compris à la danse.

B. M. Je me suis mise en beauté. Bouclé les cheveux et couturée de soie. Il m'invite au ballet. Il neige encore beaucoup ce soir sur Moscou, et les coryphées dans leur surenchère molle de tulle semblent être de gros flocons blancs refusant de fondre en rebondissant sur la scène. Dans ce Bolchoï qui n'est qu'un étagement d'or et de bonheur, traîne une odeur de vitriol dans les tutus de gaze. Et ce danseur étoile qui fait son entrée en tournicotant, mèche blonde virevoltante, porte mieux son œil tragique et noir que son collant bleu du ciel émaillé de turquoise.

Je scrute aux jumelles la Belle au bois dormant et attends que le prince charmant te réveille la princesse endormie à coup d'acide dans la gueule. L'actualité brûlante du lieu influe sur Grimm et Tchaïkovski tout comme la soude mange la dentelle d'un habit de lumière. Les rivalités se liquéfient en faits divers alors les trompes dorées de l'orchestre poussent leur cri d'effroi en l'air. Les crocs-en-jambe se croisent alors que les pointillés des pointes sèchent comme les dernières gouttes de l'agression. Les tambours de peaux couronnent la fin, alors qu'en coulisse, des peaux tombent en lambeaux dans des chaussons roses ou dans des mains brûlées, tentant de retenir un visage en place. Ce qui se passe au Bolchoï est un conte russe contemporain, où fioles et complots sont les armes des sorcières. Le vitriol, c'est la vengeance de la sueur perdue du danseur. Mais bientôt à l'affiche: *Casse ta gueule dans Casse-noisette* suivi du *Lac des cygnes au polonium*.

V Étoiles et bulbes

Moscou. La ville aux mille clochers de Cendrars est piquetée d'étoiles rouges et plantée de bulbes d'or. Un bon endroit pour apprécier ce jardinage, c'est la terrasse du Hyatt, devant le Kremlin. Les étoiles soviétiques symbolisaient les prolétaires unis des cinq continents. Les bulbes, on n'a jamais su s'ils imitaient la larme des anges, la flamme des cierges ou une goutte de saint chrême, tombée du ciel. Quand l'Étoile pâlit, le bulbe reprend éclat, pourrait dire un proverbe chinois.

Depuis la chute de l'URSS, l'Église orthodoxe s'est impatronisée dans le champ politique, son immense richesse n'est guère évangélique et Cyrille 1er, le patriarche, est un homme courtisé par Poutine. Les étoiles, elles, servent de terrain de jeux à des têtes brûlées. C'est la nouvelle mode à Moscou. Après avoir échoué à faire vaciller le Kremlin, les jeunes escaladent les façades staliniennes. On les appelle les roofers. Ils se prennent en photo, debout sur les étoiles ou suspendus par une main dans une position très russe : au-dessus du vide. Ils aspirent à se rapprocher du ciel, comme les croyants, sous les bulbes.

B. M. Staline en 1935 a fait poser des étoiles de 1,5 tonne de verre rouge au-dessus des tours du Kremlin, remplaçant ainsi l'aigle bicéphale impérial par le symbole du soviétisme. Il s'est dit qu'il allait changer le cosmos du Russe pour le cas ou celui-ci, rentrant du travail, le front et les mains écarlates de l'effort collectif, aurait eu l'idée d'aller chercher quelque réconfort au ciel. Une nouvelle foi scintillerait pour cette idéologie qui faisait de tous ces hommes et femmes des camarades égaux. Mais ce qu'il n'a pas réussi à éteindre dans le cœur de sa nation, ce à quoi il n'avait pas pensé, c'est que le Russe est bulbiculteur.

La foi ici vient d'en bas et elle pousse de cette terre spirituelle verticalement. Les bulbes d'or des monastères sont comme les organes végétaux. Ils disposent de strates de feuilles modifiées dont ils se servent comme une réserve nutritionnelle, un stockage de nourriture faite d'anges et de saints pour une plante à dormance. Les bulbes, regermés après la chute de l'Empire bolchevique, régulent à nouveau les fonctions vitales de l'homme

russe. Et quand on lève, de nos jours, les yeux vers le ciel afin d'y croiser quelques vœux et quelques chants psalmodiés, les étoiles rouges du passé sont comme des taches de sang que l'Histoire aurait cristallisées.

(1) Sylvain Tesson, dernier livre paru: *Géographie de l'instant*, éditions équateur, 2012. (2) Bénédicte Martin, dernier livre paru: *Quelqu'un quelque part est foutu*, Stéphane Million éditeur, 2012.